



HAL
open science

Postface

Mathias Rollot

► **To cite this version:**

Mathias Rollot. Postface. Les Territoires du vivant. Un manifeste biorégionaliste, Wildproject, 2023.
hal-04693673

HAL Id: hal-04693673

<https://hal.science/hal-04693673v1>

Submitted on 10 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

MATHIAS ROLLOT
LES TERRITOIRES
DU VIVANT

Un manifeste biorégionaliste

Illustrations d'Emmanuel Constant

NOUVELLE ÉDITION

Wildproject

Table des matières

Introduction 19

I. Idéaux architecturaux 27

Repaires

L'édifice, l'objet architectural

Les héritages cristallisés, la symbolique architecturale

L'art, la discipline architecturale

L'architecturation, l'action architecturale

II. Post-architectures ordinaires 55

Constat amer : l'architecture est archaïque

Prétendant au remplacement : *smart cities* et espace jetable

Réalité globale : inégalités croissantes

III. L'opportunité biorégionale 81

Qu'entend-on par « biorégionalisme » ?

Qu'est-ce qu'une biorégion ?

Dans quelles biorégions vivons-nous ?

Quelles précautions prendre vis-à-vis de la pensée biorégionale ?

De quelle révolution architecturale s'agit-il ?

Quelles éthiques biorégionales ?

Quelles esthétiques biorégionales ?

Postface à la deuxième édition 155

Bibliographie 169

Postface à la deuxième édition

Comment faire pour que les choses impossibles, improbables, surtout les meilleures, adviennent ? Il faut se risquer à les imaginer. Particulièrement si elles sont impossibles.

ALICE CARABÉDIAN¹¹²

Depuis la première parution de ce livre en 2018, force est de constater que l'idée de « biorégion » s'est assez largement diffusée en France. De nombreux journaux nationaux ont consacré des articles à la notion¹¹³, des radios de tous types ont invité des « experts » à commenter la question¹¹⁴, et

112. Alice Carabédian, *L'Utopie radicale : par-delà l'imaginaire des cabanes et des ruines*, Paris : Seuil, 2022, p. 14.

113. Sans même parler des tribunes et des recensions d'ouvrages, on lira notamment, pour les seules années 2020-2021 : Nicolas Celnik, « Bio-régions, et au milieu coule une frontière », *Libération*, 26 février 2020 ; Sébastien Billard et Rémi Noyon, « Des anars californiens aux col-lapsologues : l'avenir est-il aux "biorégions" ? », *L'Obs*, 21 mai 2020 ; Mikaël Faujour, « L'écologie est-elle une affaire globale ? », *Marianne*, 13 mars 2020, et « Biorégionalisme : le concept qui entend penser politique et territoire à l'échelle du vivant », *Marianne*, 14 mars 2021 ; ou encore Gaspard d'Allens, « Les biorégions, une alternative écologique aux régions administratives », *Reporterre*, 24 juin 2021.

114. On réécouterait ainsi : « Le biorégionalisme ou repenser les territoires avec Mathias Rollot », émission *Chacun sa route*, France Inter, 7 juillet 2020 ; Mathias Rollot, « Les biorégions, une utopie éco-anarchiste ? », émission *Le Kiosque*, La Clé des ondes, Bordeaux 90.10, 3 février 2021 ; Thierry Paquot, « Les biorégions », émission *La Terre au carré*, France Inter, 16 mars 2021 ; Bruno Villalba, « Biorégions : des territoires solidaires face au dérèglement climatique », émission *Les Enjeux*, France Culture, 21 juin 2022.

quelques ouvrages ont fleuri, chez Wildproject et ailleurs¹¹⁵, pour documenter le mouvement biorégionaliste et ses résonances locales contemporaines. Dans ce contexte de diffusion accélérée du concept, j'ai fondé la ressource en ligne *bioregions-bibliotheque.fr*, comme un lieu de partage des dits et des écrits francophones, anglophones et italo-phones autour du trînome « biorégions, biorégionalistes, biorégionalismes » – une plateforme numérique à l'adresse de toutes et tous, dans une optique de partage et de mise en accessibilité de ces débats.

Autre signe de cet engouement, j'ai reçu de très nombreuses sollicitations, pendant ce même laps de temps, sur la question biorégionale : des interrogations d'étudiant-es et de militant-es ; des invitations à en écrire ou à en dire un peu plus de la part de médias ou d'institutions ; des demandes de rencontres en provenance de particuliers et d'associations, d'universitaires et d'architectes ; des invitations à ouvrir des résidences biorégionalistes dans les territoires ici et là... Quel plaisir de constater avec quelle vitesse ces idées ont pu se diffuser, et surtout, par quelle magie elles ont su toucher des groupes, des milieux et des individualités si différentes les uns des autres ! S'il y a bien quelque chose dont je suis plus convaincu que jamais, c'est que la pensée biorégionale parle à tout le monde. Avec, certes, les risques de « récupération » que cela induit – d'où la constance avec laquelle je suis revenu, chaque fois, sur les précautions à prendre au sujet de cette pensée dans le contexte xénophobe actuel.

Parallèlement, les réflexions biorégionalistes ont continué à occuper une place centrale dans mon travail d'enseignant-chercheur en architecture. Elles m'ont notamment amené à m'interroger sur la façon dont les travaux de l'agence d'architecture lorraine Studiolada ou les résidences territoriales

115. Notamment les éditions Eterotopia France qui, depuis 2018, ont publié des ouvrages se réclamant de ce mouvement, dont ceux d'Alberto Magnaghi, de Daniela Poli, de Ludovic Duhem ou encore de François Nowakowski.

d'architectes organisées depuis une décennie par Territoires pionniers à Caen pourraient être considérées comme « biorégionalistes »¹¹⁶. Elles m'ont poussé à défendre des visions plus symbiotiques et dynamiques de l'architecture comme art de la mise en synergie, plus que comme art de la composition figée¹¹⁷. Ou, plus récemment encore, elles m'ont amené à enquêter sur les manières dont l'architecture pourrait s'engager dans des théories et pratiques « plurispécifiques » moins anthropocentrées qu'actuellement¹¹⁸.

À bien des égards donc, le biorégionalisme n'a jamais été aussi vivant dans notre pays, et je n'ai moi-même jamais été aussi concentré sur la relation entre architecture et biorégion, qui est au cœur de l'ouvrage que vous tenez entre vos mains. En outre, la théorie et la pratique biorégionalistes me semblent être d'excellents outils pour opérer une métamorphose radicale de nos manières de penser et de faire, de dire, de croire et d'accompagner tout ce qui nous entoure. Cela va pleinement dans le sens de « l'art de l'attention » auxquelles appellent aujourd'hui des penseuses comme Anna Tsing et Isabelle Stengers¹¹⁹. Et parce qu'une telle transformation de soi et du monde ne peut se faire en un jour, il importe de commencer dès à présent, là où nous sommes.

116. Mathias Rollot, « L'architecture localement bio- et géo-sourcée de Christophe Aubertin : régionaliste, biorégionaliste ? », *Les Cahiers de la recherche architecturale urbaine et paysagère*, mai 2021, n° 11 ; Mathias Rollot, « Postface : quelle architecture pour le monde qui vient ? », dans Élisabeth Taudière et Marin Schaffner (dir.), *Révéler, cultiver, réhabiter : retour sur une décennie d'architectes en résidence*, Caen : Territoires pionniers, Maison de l'architecture - Normandie, 2021.

117. Mathias Rollot, « Les trois paradigmes de l'architecture », *Cahiers du LHAC*, 2022, n° 4.

118. Des travaux accessibles en ligne, qui compléteront les parts les plus animalistes du présent ouvrage pour qui le souhaiterait. Manuel Bello-Marcano, Marianne Celka et Mathias Rollot, « Contributions à une théorie architecturale interspécifique », *Les Cahiers de la recherche architecturale urbaine et paysagère*, avril 2022, n° 14.

119. Anna Tsing, *Proliférations*, *op. cit.*

Mais les biorégions « françaises » sont cependant, en quelque sorte, des terres déjà perdues. Le monde a en effet beaucoup changé depuis la naissance de la Planet Drum Foundation en 1973, il y a donc exactement un demi-siècle cette année. Il a changé, mais hélas, pas dans le bon sens. Nous le savons, chaque année, les chiffres empirent : populations animales et végétales ; pollutions des airs, des eaux, des sols et même des organismes vivants ; gaz à effet de serre dans l'atmosphère ; capacité des milieux à héberger la vie ; fréquence et puissance des catastrophes naturelles de tous types ; niveaux d'eaux douces en surface et sous terre – et l'on pourrait continuer encore longtemps comme ça. Toutes ces informations sont simplement accessibles, à qui le souhaiterait, *via* l'immense machinerie planétaire qu'est internet (elle aussi apparue entre-temps). Mais savoir tout cela ne change rien ou presque. Quand d'ailleurs l'avons-nous ignoré – que les pesticides tuaient les insectes, que les produits chimiques polluaient les rivières, que les fumées carbonées empoisonnaient les airs et les poumons, que l'extermination des animaux menait à leur disparition ? Même un enfant perçoit et comprend très bien tout cela lorsqu'il en est témoin.

Pour les historien·nes spécialistes du sujet, il est certain que la situation n'est nullement due à un manque de prise de conscience des populations – on relira pour s'en convaincre l'indispensable *L'Événement Anthropocène* de Bonneuil et Fressoz¹²⁰, et l'on découvrira la biographie marquante de Tanaka Shozo, militant écologiste japonais du 19^e siècle¹²¹. Cela fait plus d'un siècle déjà qu'au sein des pays occidentaux, des militant·es, des chercheur·ses, des politiques, des associations, des communautés et même des animaux non

120. Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz, *L'Événement Anthropocène : la Terre, l'Histoire et nous*, Paris : Seuil, 2013.

121. Kenneth Strong, *Un bœuf dans la tempête : biographie de Tanaka Shozo, écologiste japonais*, Marseille : Wildproject, 2015.

humains¹²² nous enjoignent à penser que quelque chose ne tourne pas rond avec nos sociétés mortifères et que nous courons droit à la catastrophe. La sociologie le démontre d'ailleurs assez aisément : « il n'y a pas de génération climat¹²³ ». Et pourtant, donc, l'inéluctable poursuit sa route. Chaque année, le « jour du dépassement » recule un peu plus : s'il était situé à fin décembre en 1972, lorsqu'eut lieu le premier Sommet de la Terre de Stockholm auquel se rendirent Peter et Judy, il est aujourd'hui estimé à fin juillet. Le constat est sans appel : les écologies scientifique et politique ont toutes les deux échoué dans leur mission première, celle de renverser la vapeur. Et avec elles, donc, le biorégionalisme ? Non ! Du moins pas tant que l'on saura se saisir de sa valeur d'outil au service d'une métamorphose cosmologique totale ; de sa puissance méthodique, engagée vers une « révolution politique, poétique et philosophique¹²⁴ ».

Un consensus foudroyant se dessine aujourd'hui parmi les scientifiques : dans quatre-vingts ans, la France sera peut-être inhabitable¹²⁵. Inhabitable au sens astronomique du terme de « zone habitable » ; à savoir, plus clairement formulé : *invivable*. Si le *business as usual* se poursuit – et, nous venons de le voir, tout porte à croire que ce sera le cas –, plus personne ne vivra sur ces terres en 2100. Mes propres enfants fêtent cette année leurs 5 ans et 3 ans. Tout cela les concerne au premier plan. C'est de leur vie à eux qu'il s'agit,

122. Voir à ce sujet l'incroyable ouvrage de Fahim Amir, *Révoltes animales*, Paris : Divergences, 2022.

123. Camille Peugny, « Une politique de la jeunesse, vite ! », *Urbanisme*, mars/avril 2022, n° 424, p. 59-61.

124. Titre du dernier ouvrage d'Aurélien Barrau et Carole Guilhaud, Paris : Zulma, 2022.

125. « Un réchauffement mondial de plus de 5 °C ne peut plus être exclu si l'emballage actuel des émissions de gaz à effet de serre se poursuit. À ce niveau, l'habitabilité de la France serait remise en question ». Collectif, « L'appel de 1 000 scientifiques : "Face à la crise écologique, la rébellion est nécessaire" », *Le Monde*, 20 février 2020.

et par conséquent de la mienne. Tout cela, pourtant, nous reste littéralement *incompréhensible* : nous ne pouvons pas le comprendre, pour la simple et bonne raison que ce fait dépasse notre entendement – il est de l'ordre du « supraliminaire¹²⁶ », disait génialement le philosophe Günther Anders, dont toute l'œuvre est d'une triste actualité.

Je ne suis pas assez fou ou naïf pour croire une seule seconde à une grande révolution écologique généralisée. Je n'ai pas cet *espoir*. Avec Donna Haraway, je pense d'ailleurs qu'il n'est ici question ni d'espoir ni de désespoir¹²⁷. Il ne s'agit pas plus d'optimisme ou de pessimisme, de positiver ou d'être « négativiste » – comme on me l'a un jour reproché. Tous ces qualificatifs sont absurdes face à la clarté du constat dessiné par les chiffres, les faits historiques et l'expérience vécue elle-même. La situation objective est là, juste sous nos yeux. Sa description, son analyse et sa trajectoire font l'unanimité à l'échelle internationale. Il faut refuser de continuer à perdre du temps à en débattre encore.

Il est trop tard pour travailler à une quelconque sauvegarde des paysages locaux, une redécouverte des traditions séculaires, une restauration écologique des milieux, une lutte contre les espèces invasives, une mise en valeur du patrimoine bâti ou que sais-je encore. Il me semble aussi trop tard pour penser renverser la situation. Car, sans même parler de tirer les leçons de l'histoire, force est de croire aussi les spécialistes lorsqu'ils et elles affirment de concert que l'emballement écologique (aussi appelé « point de bascule » ou « point de déclenchement ») est déjà franchi sur de nombreux sujets. La catastrophe est engagée, nous y sommes, et aucun retour n'est envisageable. *La catastrophe écologique a déjà eu lieu.*

126. « J'appelle "supraliminaires" les événements et les actions qui sont trop grands pour être encore conçus par l'homme. » Günther Anders, *Et si je suis désespéré, que voulez-vous que j'y fasse ?*, Paris : Allia, 2010, p. 71.

127. Donna Haraway, *Vivre avec le trouble*, Vaulx-en-Velin : Éditions des mondes à faire, 2020, p. 12.

S'il s'agit donc de convoquer aujourd'hui les pensées issues du mouvement biorégionaliste, ce n'est pas tant pour conserver ou restaurer des milieux *natureculturels* dont l'arrêt de mort est déjà signé, mais plutôt, pour le dire avec Donna Haraway, d'une part pour faire en sorte que « l'Anthropocène soit aussi court/mince que possible », et d'autre part pour « cultiver, les un·es avec les autres et dans tous les sens imaginables, des époques à venir capables de reconstituer des refuges¹²⁸ ». Ces mots traduisent parfaitement ma position actuelle, l'esprit dans lequel je me trouve à l'heure de la réédition de ce livre, et les objectifs au service desquels il me semble falloir placer le biorégionalisme.

Une question reste plus particulièrement au cœur de l'immense majorité des débats sur l'idée biorégionaliste auxquels on a pu me convier ces dernières années : celle de la crédibilité de cette théorie générale. Tout cela a-t-il une chance d'advenir *vraiment*, ou bien n'est-ce « qu'une utopie » ? Cette interrogation me semble devoir être prise très au sérieux. Deux réponses au moins peuvent lui être apportées.

Premièrement, il convient de voir à quel point une pensée *solutionniste* se cache, bien souvent, derrière ce type d'interrogation. N'est-ce pas avant tout l'idéologie techniciste, rationnelle et progressiste qui parle à travers nous à cet instant ? On assiste là à un questionnement tout à fait équivalent à celui qui consiste à se demander si nous pourrions un jour vivre sur la Lune, produire des légumes OGM sans terre, ou encore rendre la vie humaine immortelle. À quoi croyons-nous réellement aboutir avec ce type de questions ? Comme si l'on pouvait dessiner les plans de la machine biorégionale, la faire produire en usine et sortir avec un engin capable d'essaimer automatiquement des germes réhabitants

128. Donna Haraway, « Anthropocène, Capitalocène, Plantationocène, Chthulucène : faire des parents », *Multitudes*, 2016, vol. 4, n° 65, p. 75-81.

sur toute la planète en un claquement de doigts. Rien ne serait plus éloigné de l'idée biorégionaliste elle-même ! De ce premier point de vue, il est urgent d'engager une déconstruction, une décolonisation, un désensorcellement des esprits occidentaux, pour déloger le monstre techniciste, progressiste et hyper-rationaliste qui y loge encore et toujours. Oui, la magie est opérante ; Starhawk l'a brillamment démontré dans son chef-d'œuvre *Rêver l'obscur*¹²⁹. Puisse le biorégionalisme être *magique*, en ce sens exact. Il n'est alors ni abstrait ni concret, ni théorique ni pratique, ni réalisable ni irréalisable ; il opère par-delà les catégories usées du dualisme moderne¹³⁰ ; il est juste efficace, performatif, transformateur. Il nous transforme réellement, et en cela, il transforme réellement le monde. C'est de la très bonne magie.

Deuxièmement, disons-le clairement : si le biorégionalisme est utopique, c'est une *utopie radicale*, au sens que donne la philosophe Alice Carabédian à ce terme, en faisant voir sa capacité à faire face à la dystopie radicale au sein de laquelle il nous faut vivre aujourd'hui¹³¹. En ce sens, oui, le biorégionalisme est une *utopie nécessaire* ; c'est la chose la plus sensée, pragmatiquement parlant, à laquelle nous pouvons nous atteler à présent. Le biorégionalisme me semble être une très bonne manière de nous arracher au paradigme « industrialo-scientifique¹³² » *monoculturel*¹³³ actuel, tout en nous tournant vers un « pouvoir-du-dedans¹³⁴ » encapacitant mais non dominateur. C'est un mouvement positif et concret, immédiatement disponible, créateur et ouvert. Si

129. Starhawk, *Rêver l'obscur*, *op. cit.*

130. Val Plumwood, *Feminism and the Mastery of Nature*, Londres : Routledge, 1993.

131. Alice Carabédian, *L'Utopie radicale*, *op. cit.*

132. Kirkpatrick Sale, *L'Art d'habiter la Terre*, *op. cit.*

133. Vandana Shiva, *Monocultures de l'esprit*, Marseille : Wildproject, 2022.

134. Starhawk, *Rêver l'obscur*, *op. cit.*

l'écologie est un hôpital, disait Peter Berg, le biorégionalisme en est la maternité¹³⁵. Et quelle utopie plus efficace, saine et utile souhaiter que celle-là ?

Au regard de tout ce qui vient d'être dit, il me semble que *Les Territoires du vivant* reste encore un livre extrêmement doux, assez encourageant et plutôt constructif en considération de l'immense désastre en cours et à venir. Il tait à l'occasion la catastrophe pour tenir la place nécessaire au fleurissement biorégionaliste. Il feint de croire à ses propres idées pour tenter de les rendre plus convaincantes à la lecture. Et, de même, il est encore très (trop ?) délicat et précautionneux avec « l'architecture » dans toutes ses acceptions – cela étant fort probablement dû à l'influence de la dernière acception de ce terme, non développée ici : l'architecture comme *corps social*. Entendons par-là les architectes, les communautés qu'ils représentent et les métiers qu'ils occupent, l'Ordre (des architectes) et les différentes institutions qui les protègent, la position symbolique qu'ils tiennent dans le système biopolitique contemporain, etc. Il est évident que ces mondes sociaux, dans lesquels je suis pris, ont une incidence sur ma capacité à être tout à fait lucide – et sincère – à leur sujet. Ils m'empêchent sans doute de dire avec assez de clarté ce que m'inspirent certaines tendances conservatrices, certaines pratiques corrompues, certaines habitudes rétrogrades, certains communautarismes appauvrissants, et une vision de l'écologie caricaturale et limitée. Outre les quelques billets et articles critiques que j'ai pu faire paraître à leur sujet depuis la publication de cet ouvrage¹³⁶, je ne saurais

135. Cité dans Stephanie Mills, *In Service of the Wild: Restoring and Reinvigorating Damaged Land*, San Francisco : Sierra Books Club, 1995, p. 2-3, p. 10.

136. Voir notamment : Mathias Rollot, « Urgence écologique : quel impératif éthique pour la recherche architecturale ? », dans Émeline Curien et Cécile Fries-Paiola (dir.), *Rencontres interdiscipli-*

recommander meilleure déconstruction de cette dernière acception que celle proposée par l'excellent ouvrage de Jeremy Till, *Architecture Depends*¹³⁷ – raison d'ailleurs pour laquelle je me suis engagé dans sa traduction à la suite de la parution des *Territoires du vivant*. Till y fait apparaître la multiplicité de sens du terme « architecture » et notamment les confusions, souvent intéressées, entre discipline architecturale, mondes professionnels de l'architecture et édifice architectural. Il y montre bien comment ces différentes acceptions rejouent des collusions entre les discours et les positions sociales des architectes. Et parce qu'il invite aussi à considérer les théories et pratiques architecturales sous l'angle de la contingence (et non pas depuis le monde hors-sol, « réifié et raréifié », de la discipline architecturale seule), son plaidoyer pour une *hétéronomie* de l'architecture est tout à fait parallèle à la pensée biorégionale de l'architecture que j'ai pu déployer dans le présent ouvrage. Dans les deux cas, l'enjeu n'est pas tant le rappel des évidences que lui et moi proposons – à savoir que l'architecture est située, relationnelle, contingente et trop complexe pour être parfaitement maîtrisée par un seul expert –, mais plutôt la façon dont ces évidences pourraient ou devraient constituer des opportunités pour métamorphoser « l'architecture ». L'hétéronomie de l'architecture n'est pas un élément contre lequel se battre : c'est une chance à saisir pour travailler sa possible mue biorégionale !

Il est évident que toutes les problématiques inédites et délirantes dans lesquelles nous sommes plongés, et qui

naires Mutations 2, mars 2022 ; collectif, « Cessons d'opposer théoriciens et praticiens : réponse collective à la SFA », *AMC*, 27 janvier 2020 ; Mathias Rollot, « Il faut ouvrir une école tournée vers l'architecture par-delà l'objet architectural », *AMC*, 11 juin 2021 ; Mathias Rollot, « De l'autonome à l'amoral : réponse à Jacques Herzog », *op. cit.*

137. Jeremy Till, *L'Hétéronomie de l'architecture*, trad. Mathias Rollot, Chloé Gautrais *et al.*, Paris : Éditions de La Villette, à paraître [*Architecture Depends*, Cambridge (États-Unis) : MIT Press, 2009].

vont s'amplifier très largement, ne peuvent que déborder l'architecture de toutes parts. Il faut partir explicitement de cette difficulté à penser l'intérêt de « l'Architecture » dans un tel contexte annoncé de déprise énergétique, de migrations de masse, de canicules et de sécheresses, voire de guerres civiles. Face à tout ça, on n'ira nulle part avec les outils de la composition canonique, avec des proportions de façade élégantes, avec une capacité à produire une distribution efficace pour des logements standardisés, ou avec l'envie de dessiner un porte-à-faux ambitieux pour un équipement public dans le cadre d'un concours républicain. Pourquoi alors, si l'architecture est à ce point obsolète, continuer à écrire à son sujet ? C'est qu'il me semble parallèlement que les architectes pourraient aussi faire partie des militant·es les plus compétent·es et les plus agiles, les mieux armé·es et les plus efficaces, pour aider à s'échapper de l'insoutenabilité actuelle ; pour reconstruire un monde habitable sur les ruines de l'ancien ; pour inventer des cultures saines, partagées, multiculturelles et même multispécifiques.

Après tout, les Écoles nationales supérieures d'architecture n'ont plus rien à voir avec les anciens ateliers Beaux-Arts et leurs Maîtres archaïques – et ce, depuis déjà bien longtemps. Tout au contraire, ces petites oasis constituent des lieux formidablement créatifs mais aussi politiques, très en avance sur leur temps pour ce qui est de transmettre la pensée et le regard critiques sur le monde ; d'apporter des compétences et outils pour nourrir l'inventivité, la sensibilité aux milieux dans toutes leurs dimensions habitées ; de transmettre de réelles compétences pour agir sur (et contre) les systèmes de domination à l'œuvre. De même pour les agences (quelques-unes), qui ne sont pas que des PME aiguisées pour gagner des concours sur un marché libéral compétitif, mais sont (parfois) aussi des laboratoires d'expérimentation indépendants, politiquement et éthiquement engagés, et investis dans une recherche-action réellement transformatrice pour le réel, les

territoires, les filières, les élus et les populations à la fois. *Idem* encore pour la recherche en architecture, urbanisme et paysage, dont le caractère assez peu universitaire est proche, à de nombreux égards, des lignes défendues par les épistémologies des humanités écologiques¹³⁸.

Bref, l'architecture telle que je la vis et la défends quotidiennement depuis près d'une décennie est en fait déjà largement « biorégionaliste ». Bon nombre d'éléments me poussent à croire que les milieux de l'architecture pourraient s'avérer être de fantastiques alliés pour les mouvements écologistes, décroissants, anarchistes, anticapitalistes, antiracistes et féministes. Ou plutôt, et c'est là toute la nuance, qu'une partie des mondes de l'architecture pourrait s'allier pleinement avec ces luttes. C'est d'ailleurs toute l'ambition des *Territoires du vivant* que d'essayer de faire la distinction entre l'une et l'autre partie. J'espérais, à sa parution, qu'il puisse susciter des vocations d'allié-es ; il y a en partie réussi.

L'enjeu, pour l'allié-e architecte potentiel-le, est alors la lutte interne contre ses pairs ultraconservateurs ; contre ces communautés d'architectes, d'enseignants et de chercheurs résistant *encore et toujours* à l'évidence du désastre. Équivalents architecturaux des climatosceptiques, ces confrères sont certes probablement de moins en moins nombreux avec les années. Mais leur pouvoir de nuisance – démultiplié par l'instinct de survie, la « solidarité » corporatiste (pour ne pas dire les réseaux de pouvoir au fonctionnement mafieux) et leur compétence inénarrable en matière de domination – forme un trio toujours très toxique et puissant. Ainsi les milieux de l'architecture doivent-ils s'outiller pour résister à l'attraction de ces « buttes-témoins », survivants isolés d'un autre temps, mais bien plus visibles que les plaines environnantes, plus récentes, qu'ils dominent toujours depuis leurs bastions fortifiés.

138. Deborah Bird Rose, *Vers des humanités écologiques*, *op. cit.*

D'une part, en rendant plus visibles les luttes entre plaines et buttes-témoins, ce livre donne à lire aux milieux politistes et écologistes à quel point la discipline architecturale est un réel champ de bataille, et non un domaine unifié et unanime, facilement corrompible ou critiquable. *L'architecture, ce n'est plus ce que vous croyez !* Je vous invite à aller y chercher celles et ceux qui deviendront vos meilleur·es allié·es pour les temps sombres à venir.

D'autre part, ce livre cherche à armer celles et ceux qui ont déjà choisi leur camp : vous mes confrères et consœurs architectes, proches étudiant·es, praticien·nes, enseignant·es et chercheur·es en architecture, vous qui contribuez à une métamorphose sincère et profonde de notre discipline, pour qu'enfin les exemplarités deviennent des banalités, et qu'enfin nous puissions cesser d'avoir honte d'une si grande partie de notre art, ses pratiques et ses théories ! C'est à vous que je souhaite dédier cette deuxième édition, vous qui avez bâti ce réel si pleinement stimulant que j'ai devant les yeux quand je regarde ce qui se fait de mieux dans l'architecture, à vous qui me donnez envie de parler de *notre* discipline, de l'enseigner et d'y contribuer encore.